

rent de vider les gourdes jusqu'à la dernière goutte, et se sentirent ranimées par ce breuvage bienfaisant. Cependant miss Owens, toujours avide d'apprendre quelque secret de la nature, demanda par signes à Nez-Percé comment il avait pu si rapidement obtenir de l'eau ; et le jeune homme, à son tour, lui expliqua ce mystère au moyen d'une pantomime expressive.

Il existe dans le Maaly-Scrub un arbre, appelé *weea* par les indigènes, qui est lui-même une espèce de maaly. Les racines du *weea* ont la propriété, aussitôt qu'on les coupe, de laisser échapper une eau abondante, que les Australiens en marche recueillent pour se désaltérer quand les sources d'eau douce manquent tout à fait, et c'était ce moyen que le fils de Tête-de-Crin venait de mettre en usage. Les déserts australiens ont le *weea*, comme les forêts de Madagascar et de l'Inde ont le népenthes, comme les contrées tropicales ont l'arbre du voyageur. Malheureusement le *weea* ne croît pas partout dans le Maaly-Scrub, et c'est là une ressource éventuelle sur laquelle le voyageur ne doit pas trop compter au milieu de ces incommensurables solitudes.

Ces détails avaient un grand intérêt pour miss Owens ; mais Clara n'accordait qu'une attention distraite à ces singularités si importantes à connaître dans la vie des bois. Son unique pensée était de retrouver le diamant perdu et d'échapper ainsi aux conséquences funestes que pourraient avoir l'insuccès de son entreprise présente. Aussi continua-t-elle de marcher avec une impatience fiévreuse, malgré sa lassitude, et elle eût devancé tous ses compagnons, si elle n'eût été dans l'obligation de garder son rang.

Enfin Tête-de-Crin annonça qu'on approchait d'un nouveau berceau de chlamydères. Avant qu'on eût pu voir les oiseaux, on les entendit s'envoler à grand bruit et battre des ailes dans le feuillage. La troupe entière courut vers le berceau.

Il s'élevait cette fois à l'ombre de quelques buissons, disséminés sur un plateau sablonneux que la forêt entourait de toutes parts. Il était plus petit que le premier, et, quoique sa construction fût aussi élégante, les proportions en étaient bien plus mignonnes. De même, les ornements entassés à l'entrée du portique semblaient être moins volumineux. Les pierres, les os, les coquillages s'y trouvaient en plus petit nombre ; en revanche, les carapaces d'insectes, les ailes de papillon, les grains de clinquant, les plumes richement nuancées, toutes choses légères et d'un transport facile, abondaient, aussi bien dans le trésor que dans l'ornementation de la tonnelle. Ses architectes ne pouvaient donc être ni aussi grands ni aussi forts que ceux du premier berceau ; et l'on n'eût plus de doute à ce sujet, quand deux ou trois pauvres trainards, qui s'étaient encore laissés surprendre dans l'intérieur de l'édifice, se décidèrent à s'envoler en présence des curieux.

« Cette fois, dit Rachel, nous avons affaire à des chlamydères satinés, espèce un peu différente de celle des chlamydères tachetés que nous avons rencontrés tout d'abord. Ils en diffèrent par la taille et par le bec qui est en partie emplumé ; mais ils ont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, et leur plumage a la même richesse.

— Mon amie, dit Clara avec inquiétude, ils me semblent bien faibles pour avoir pu transporter si loin le diamant de M. de Martigny ! »

Il n'était que trop vrai ; tous les ornements étaient certainement de plus petites dimensions et d'un poids plus léger que le diamant. Cependant les deux jeunes filles s'empressèrent de les inspecter un à un ; cet examen, long et minutieux, ne produisit aucun résultat.

« Rien ! dit enfin Rachel, sans même songer à enrichir sa collection de certaines bagatelles intéressantes.

— Rien ! » répéta Clara tristement.

Elle reprit presque aussitôt avec énergie :

« Allons ? il se trouve un troisième berceau dans ce canton, et celui-là appartient peut-être à de grands chlamydères... Chère Rachel, il faut nous y rendre à l'instant ; nous aurons encore le temps de le visiter avant la nuit. »

Miss Owens regarda sa compagne d'un air de profonde pitié. La pauvre Clara était épuisée ; la sueur ruisselait sur son visage. Ses bottines, déchirées par les épines, ne protégeaient plus ses pieds meurtris et déjà ensanglantés. Ses mains étaient couvertes d'égratignures ; elle avait peine à respirer. De plus, le soleil se couchait en ce moment et la nuit allait tomber avec la rapidité ordinaire.

La jeune anglaise lui représenta tout cela et essaya de lui faire comprendre la nécessité de retourner par le plus court chemin à Walker station.

« Ne me parlez pas de mes fatigues, Rachel interrompit Clara ; ce que vous supportez je peux le supporter aussi. Ne me parlez pas de quitter le Maaly-Scrub avant que je me sois assurée si je dois renoncer à ma dernière espérance !

— Encore une fois, chère Clara, réfléchissez ; vous n'aurez jamais la force d'aller jusqu'à ce nouveau berceau, puis de retourner à l'endroit où John nous attend avec la voiture. D'ailleurs, moi aussi, je suis cruellement fatiguée... et puis songez aux inquiétudes mortelles qu'éprouvera votre mère si nous ne rentrons pas cette nuit à Dorling !

— Si vous êtes lasse, miss Owens, reprit Clara d'un ton brusque, je ne vous retiens pas ; prenez avec vous quelques uns de ces noirs, et rendez-vous bien vite à la station, pendant que je resterai sous la garde des autres. Je vous demanderai de m'attendre pendant une heure là-bas ; si dans une heure je ne vous avais pas rejointe, vous seriez libre de retourner seule à Dorling. Quant à moi, je suis déterminée à tenter cette nouvelle épreuve. Les angoisses que mon absence prolongée causeraient à ma mère ne sauraient égaler celles que lui causeraient mes aveux si je revenais à Dorling sans avoir réussi... Partez donc, chère Rachel, et laissez-moi à mes projets... Dieu m'aidera peut-être.

— Me supposez-vous capable, Clara, de vous abandonner ainsi ?... Je reste, et ce que vous ferez, je le ferai de même ; nous ne nous séparerons pas, quoi qu'il arrive. »

Clara remercia son amie avec effusion, et on s'empressa de communiquer à Tête-de-Crin le désir que l'on avait de visiter sans retard le troisième berceau.

L'Australien et les membres de sa famille ne savaient guère pourquoi les deux Européennes s'obstinaient dans cette course pénible et comme désespérée. Mais, habitués à ne rien comprendre aux idées des blancs, qu'ils considéraient comme des êtres d'essence supérieure, ils se bornaient à une passive obéissance. Clara leur eût commandé de mettre le feu aux quatre coins de la forêt qu'ils eussent obéi sans hésiter, certains que leur bienfaitrice devait toujours avoir raison. Quant à la fatigue, elle ne comptait pas pour des gens qui passaient leur vie à parcourir ces solitudes dans toutes les saisons, en bravant les privations les plus cruelles.

Néanmoins, avant de tenter cette décisive épreuve, miss Owens voulut encore savoir quelle direction on allait suivre. Elle eut la satisfaction d'apprendre que l'on se rapprochait sensiblement de la station Walker. On avait en effet parcouru jusqu'à ce moment une sorte de demi-cercle, et le trajet ne devait pas être beaucoup plus long, en passant par le canton où se trouvait le nouveau berceau, qu'en perçant droit à travers le fourré. Miss Owens se hâta de transmettre cette bonne nouvelle à Clara qui, de son côté, demanda si le berceau était de petits ou de grands chlamydères.

« Grands, Clara, répondit le sauvage.

— A la grâce de Dieu donc ! murmura Mlle Brissot ; peut-être vais-je recevoir enfin la récompense de mes efforts.

Et, pour la troisième fois, on s'engagea dans les taillis.

Sans égard pour l'ordre établi par le guide, les jeunes demoiselles continuaient de se tenir par le bras, afin de se prêter un mutuel appui. La fatigue, la chaleur, la soif qui se faisaient sentir de nouveau leur causaient de vives souffrances. D'ailleurs, la marche ne tarda pas à devenir plus lente ; le soleil était cou-

ché, et dans certaines parties du fourré on avait déjà peine à se conduire. Les objets, à quelque distance, prenaient des formes fantastiques toujours effrayantes pour des imaginations féminines ; et si les deux amies n'eussent su qu'aucun animal féroce ne hantait les déserts australiens, elles eussent cru voir à chaque instant, dans cette ombre mystérieuse, des monstres hideux et menaçants prêts à s'élaner sur elles.

Enfin, après bien des haltes, des chocs douloureux, des accès de découragement et de faiblesse pour les jolies voyageuses, on atteignit un bouquet de cèdres au pied desquels se trouvait le berceau. Clara parut se ranimer ; elle allait donc connaître son sort, mettre fin à son anxiété presque aussi douloureuse qu'une déception même. Toutefois, une difficulté insurmontable, venait de surgir ; le crépuscule, en ce moment, faisait place à la nuit, et les cèdres, arbres très feuillus et toujours verts, projetaient une ombre épaisse autour du berceau ; comment procéder à un examen des richesses qu'il pouvait contenir ?

Il était abandonné, et aucun battement d'aile ne se faisait entendre à l'intérieur ; sans doute les oiseaux dormaient depuis longtemps sur les arbres du voisinage. Clara et Rachel s'assirent épuisées à côté de la tonnelle, se demandant avec inquiétude comment elles surmonteraient ce contre-temps inattendu. Nez-Percé ne tarda pas à y pourvoir encore. Sur un signe de son père il s'était éloigné de quelques pas, et on l'entendait s'escrier avec sa hache ; bientôt il reparut portant sous son bras des branches sèches d'un bois résineux ; miss Owens comprit sur-le-champ de quoi il s'agissait.

« Nous allons avoir des torches ! » s'écria-t-elle.

Elle-même tira d'un petit nécessaire de poche quelques-unes de ces allumettes chimiques si perfides dans nos villes d'Europe, mais si fort prisées dans le nouveau monde, et plusieurs flambeaux ne tardèrent pas à répandre une vive clarté sur tous les alentours ; les jeunes filles pouvaient comme en plein jour, procéder maintenant à leurs recherches.

Le berceau, ainsi que l'avait annoncé Tête-de-Crin, appartenait à des chlamydères de la grande espèce, et il avait à peu près les dimensions du premier que l'on avait visité. En revanche, soit réalité, soit que la lumière des torches donnât un nouvel éclat à ses décorations, il paraissait beaucoup plus orné ; mille étincelles lumineuses jaillissaient çà et là des parois de la tonnelle ou des objets accumulés, selon l'usage, devant l'entrée des portiques. Clara et Rachel, toujours assises par terre, passèrent rapidement en revue ces jolis oripeaux. Elles les touchèrent et les retournèrent tous avec patience ; mais encore une fois elles reconnurent que ces objets aux reflets éblouissants avaient seulement l'apparence de la richesse, et après les investigations les plus attentives, elles demeurèrent convaincues que le diamant perdu n'était pas là.

En acquérant cette certitude, Clara fut prise d'un accès de désespoir qui touchait à la folie. Elle se mit à pleurer, à sangloter ; elle se roula par terre en se tordant les bras et en s'arrachant les cheveux. Miss Owens, effrayée, se pencha vers elle pour lui prodiguer les consolations et les caresses.

« Laissez-moi, Rachel, disait la malheureuse enfant, retournez seule à Dorling ; moi, je veux mourir ici. Vous direz à ma mère que je me suis perdue dans le Maaly-Scrub, que j'ai été mordue par un serpent noir, ce que vous voudrez... Mais je n'oserais jamais affronter sa colère et ses reproches... je suis vouée au malheur, à la honte... j'aime mieux mourir ! »

Et elle se cachait le visage, tandis que son pied battait le sol avec frénésie.

Toutefois, cet état était trop violent pour durer. Miss Owens laissa passer la première explosion de douleur ; puis, prenant les mains de Clara, elle essaya de lui faire entendre le langage de la raison. Elle lui représenta combien ces transports étaient insensés ; elle l'exhorta à mettre sa confiance dans l'affection de sa mère, dans celle de ses proches et de ses amis ; elle lui parla de Dieu qui défend l'abandon de soi-même et qui sait tirer les pauvres mortels des positions les plus désespérées.

ELIE BERTHET

(A suivre)